

M O D E S

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

La grande variété des costumes d'été donne un aspect féérique aux réunions élégantes des villes thermales et des bords de la mer. Des robes charmantes, relevées sur des jupons admirablement décorés, des chapeaux ronds à voilette flottante, des confections aux formes capricieuses, des chaussures d'un style tout à fait nouveau, contribuent, — chaque chose en son genre, — à donner à la toilette des femmes une originalité qui, bien comprise, dépasse tout ce que nous avons vu jusqu'ici en fantaisie de haute élégance.

Nous nous plaisons à constater les succès de la maison *Gagelin-Opigès* : ses créations font loi dans ce tournoi ouvert à la mode.

Les derniers envois faits par les magasins de la rue Richelieu, 83, à Vichy, à Ems, à Bade, méritent d'être cités comme types des modèles de la saison.

Voici deux toilettes de plage. La première est composée de deux jupes : celle de dessous en alpaga blanc, décoré de papillons de dentelle avec clous d'acier. La seconde jupe, de lainage rayé ponceau et noir, entourée d'un câble de soie noire et relevée par des agrafes de velours attachées par des papillons d'acier. Le paletot, en étoffe assortie, est fait à capuchon avec ornements de velours noir et acier. — Le second costume est de bengaline blanche, robe et casaque pareilles, le tout orné d'une passementerie à jour, soie bleue et aiguillettes d'argent.

Des robes de visites et de soirées sont combinées avec des effets nouveaux dont voici un aperçu :

Toilette de ville. — Robe de gaze Chambéry rayée blanc et lilas. Jupe garnie de biais de taffetas lilas, surmontés d'un gaufré de tulle blanc. Corsage décolleté carrément et garni de même; manches coulissées et large ceinture à bouts frangés. Pardessus de taffetas noir, entouré de dentelle Chantilly et de riches passementeries à perles de jais. — Autre toilette. Robe de moire d'été vert émeraude, forme *empire*, ornée de guipure Cluny posée à dents; à chaque pointe, des choux de velours vert avec cœur en perles blanches.

Toilette de soirée. — Robe de mousseline unie avec grand ourlet; une application de guipure blanche sur taffetas rose. Pardessus de taffetas rose. Le corsage de mousseline est bouillonné sur taffetas; les manches courtes sont du même style. Le tout est décoré de guipure sur transparent rose.

Les ravissantes compositions de la maison *Alexandrine* accompagnent merveilleusement les toilettes de *Gagelin* et celles de toutes nos célèbres couturières. Le chapeau *étoile de mer* est un succès d'actualité. Madame Alexandrine le prépare en paille de riz avec ruban sablé et liséré d'or. L'étoile de mer est placée sur le milieu du front. — Le chapeau *hirondelle*, en tulle ou paille de riz, est une des plus jolies coiffures de nos belles voyageuses. Nos précédentes descriptions en ont expliqué l'ornementation. Le bavolet uni se montre dans les derniers modèles de la maison Alexandrine; il se complète par une écharpe flottante d'une rare distinction.

Voici trois chapeaux que l'éminente modiste nous a permis de décrire parmi ses charmants modèles : — Un chapeau dont la passe et le bavolet uni sont en paille à écailles. La calotte est de tulle noir semé de sable d'or et bouillonné dans le sens de la longueur. Autour de cette calotte règne une guirlande de lierre brillant et de graines de sureau rouge. En arrière, une voilette écharpe de tulle noir sablé et frangé d'or. — Un second

chapeau est de crêpe rose froncé. La passe est recouverte de grappes de feuillage et de boutons de roses mousses. Sur le côté, un voile carré de crêpe rose, attaché par une agrafe de perles blanches. A l'intérieur, des roses et du tulle blanc. — Le troisième chapeau est de paille fantaisie, mêlée à du tulle pailleté d'or. Deux roses entr'ouvertes sont penchées sur le côté gauche de la passe. Un apprêt artistique de velours noir et taffetas forme le bavolet et les brides. L'intérieur, composé des mêmes éléments, est d'une admirable fraîcheur.

En chapeaux de campagne, les salons d'Alexandrine nous offrent tous les types adoptés par la fashion. — La toque de paille ornée de velours et d'oiseaux des îles. — Le chapeau « Marguerite de France », avec guirlande de fleurs et écharpe. Le chapeau « Henriot », avec touffe de plumes et velours. — Enfin, quelques nouveaux modèles capricieusement composés de tous les éléments adoptés au début de la saison.

Le voile carré, de tulle ou gaze *Dona Maria*, est décidément en haute faveur. Nous constatons qu'il donne un charme vaporeux et très-seyant aux coiffures d'été.

Aux toilettes du soir on ajoute des coiffures d'un genre charmant; elles sont légères, montées sur tiges flexibles, et le coiffeur parvient sans peine à les marier aux cheveux sans surcharger la tête.

Madame *Perrot-Petit*, rue Neuve Saint-Augustin, 20, compose des touffes *empire* en lierre et chardon de velours noir à brindilles d'or; des *cache-peignes* de roses Trianon avec chaînettes de sequins d'or; des guirlandes de feuilles de chêne vert-velours, mêlées à des graines de sorbier. Ces genres, perfectionnés par l'habile fleuriste, ne peuvent manquer de plaire. La beauté des fleurs qui les composent, la grâce de l'ensemble et leur excellente combinaison au point de vue de la manière dont on arrange les cheveux, sont des motifs suffisants pour expliquer leur succès.

Les chignons tombants sur le cou sont remplacés par des coiffures à l'antique, toujours en arrière, mais suivant la tête sans toucher la nuque, ce qui est beaucoup plus gracieux. On fait sur le devant du front un diadème de cheveux ou, à défaut, un bandeau de velours; on l'accompagne de petites boucles mêlées à de fines grappes de fleurs ou feuillage, qui vont rejoindre le *cache-peigne*. Voilà la dernière mode, celle que madame Perrot-Petit a su rendre excessivement attrayante par le mélange de ses feuillages fleuris, si harmonieusement entre-lacés.

Avec les chignons s'en vont les résilles, ou du moins celles que nous avons vues l'année dernière. Les genres nouveaux ne manquent pas. La résille *cache-peigne*, créée par la maison de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, est une très-jolie nouveauté. Mentionnons, en visitant les magasins de MM. Ransons et Yves, la série des voiles de gaze et tulle dont aucune voyageuse ne saurait se passer, ainsi que les ceintures paysannes de passementerie perlée avec aumônière sur le côté.

Les brides de velours attachées au moyen d'agrafes, les ceintures de rubans et une foule de nouveaux ornements en brandebourgs et galons surgissent depuis un mois à la *Ville de Lyon*, car toute la passementerie fabriquée au printemps a été épuisée en peu de temps : jamais on n'en a tant employé que cette année. Nous avons remarqué aussi des rubans pour garniture

pe chapeau, dont la *Ville de Lyon* a la spécialité. Ils sont fond blanc avec semis de fleurs, hirondelles, libellules, têtes d'oiseau, etc. D'autres rubans sont entourés de fines vignettes d'or et d'une petite frange mousse. Tout cela est admirable de fabrication; ce sont des produits extra qui donnent beaucoup de valeur à la toilette.

La parfumerie, qui a le double but de conserver la beauté et de réjouir l'odorat par le parfum des fleurs, ne peut être choisie que dans une maison de premier ordre. Nous avons la parfumerie Oriza, à base de fleur de riz, ainsi que son nom l'indique. Elle appartient aux fabriques de la maison L. Legrand, rue Saint-Honoré, 207. Le célèbre chimiste Fargeon, créateur de cette maison, lui a légué la recette de la crème Oriza, de Ninon de Lenclos. Le succès de la crème Oriza a imposé à la maison L. Legrand l'obligation de réunir toute une série de produits Oriza préparés à l'aide des mêmes éléments. On peut donc, aujourd'hui, compléter ses provisions avec le savon d'Oriza, l'*Oriza-powders*, poudre de riz de la Caroline; l'*Oriza-fluid*, pommade nutritive pour la chevelure; l'Oriza acidulé, nouveau vinaigre de toilette, et l'Oriza-Lys, extrait de parfum d'une haute distinction.

Nous conseillons d'employer aussi, parmi les articles de la même maison, la pâte royale de noisettes, spécialement destinée à la beauté des mains; l'élixir et la poudre dentifrices L. Legrand, pour les soins de la bouche et la conservation des dents; et l'eau des Alpes, pour la toilette et pour les bains. Comme extraits de parfums pour le mouchoir, nous citerons encore le pois de senteur, les peaux d'Espagne, le foin fraîchement coupé, et le lys de la vallée. Toutes ces odeurs, extrêmement fines, parfum sans fatiguer les nerfs et sont dignes de concourir à la toilette des gens distingués.

Nous ne terminerons pas sans ajouter quelques mots au sujet

des corsets. La brassière *Gabrielle*, de la maison Simon, 183, rue saint-Honoré, est tout à fait en rapport avec la forme actuelle des robes; on la choisit pour costume de ville ou de soirée. Le corset *Victoria*, qui amincit la taille, est très-commode avec les costumes à vestes ou petites confections de matinée: c'est un des meilleurs modèles de la maison Simon. Enfin, le corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins, ne doit pas être oublié; car, si la température change subitement, il suffit à lui seul pour préserver des refroidissements: ceci est une question d'hygiène sur laquelle il est inutile d'insister. Toutes les fois que la mode des coupes de corsage se modifie, la maison Simon prépare un corset d'un nouveau modèle: cette mesure intelligente prouve mieux que toute autre chose le zèle et l'intelligence de cette maison, en même temps qu'elle explique la préférence que nous lui avons accordée.

On se plaint, dans quelques journaux consacrés aux revues des sociétés élégantes, que les femmes mettent sur leur figure des fards dont l'effet est très-désagréable au grand jour. Nous enregistrons avec peine ce reproche, car nous avons mis tout notre zèle à éviter les inconvénients qui le motivent. La maison Séguy, 17, rue de la Paix, dont nous ne parlons pas aujourd'hui pour la première fois, nous a fait connaître des produits d'une véritable supériorité. Le blanc Nymphaea, le rose d'Armide et les crayons *Impératrice*, édités nouvellement par cette maison, servent à donner au visage la blancheur, la fraîcheur et l'éclat. La clarté du soleil n'allère en rien leur finesse, et les corps gras mêlés à ces compositions les rendent également précieuses pour la conservation du tissu dermal. Dans ces objets, tout de luxe et de fine coquetterie, on doit choisir les meilleurs, les plus renommés, ou s'en abstenir tout à fait.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Les élégantes nous font leurs adieux et se décident enfin à partir pour la campagne. Malgré la chaleur prématurée, il n'y a pas longtemps que les soirées dansantes sont terminées. Il est de bon ton maintenant de revenir très-tard de la campagne et d'y retourner très-tard aussi. Nos châtelaines modernes aiment beaucoup le printemps parisien; c'est le temps des promenades. Paris est triomphant: tous les squares sont fleuris et feuillés, les Tuileries forment un berceau de verdure, le bois de Boulogne est splendide, et, le soir, en voiture découverte, on va respirer l'air pur et les douces émanations de ses naissants ombrages. Le chalet des îles s'allume et les gondoles, éclairées par des lanternes vénitiennes, commencent à sillonner le lac. Et puis la crainte de la solitude les épouvante un peu, ces gentilles châtelaines. La campagne a certes beaucoup d'attraits; mais le voisinage en a bien plus encore, et la pensée d'arriver les premières sans se sentir entourées de tout leur monde ami, fait qu'elles remettent leur départ de jour en jour et ne se décident à quitter Paris que lorsqu'elles sont sûres de le retrouver.

Mais si le Paris élégant s'en va, si les équipages abandonnent le bois, il ne faut pas croire que la grande ville soit déserte. Les étrangers, cette manne qui tombe sur Paris pendant la belle saison, commencent à envahir les hôtels, les magasins et les théâtres.

On rencontre une curieuse collection d'excentriques parmi ces nouveaux visiteurs: des Allemandes rêveuses, drapées dans

un châle de nuance voyante, resplendissantes de fraîcheur et d'embonpoint, suspendues au bras d'un Werther platonique; des Américaines que la guerre exile en Europe, et qui, au moyen de la *flirtation*, espèrent trouver des épouseurs.

Quant au sexe fort, mais laid, il offre les échantillons les plus bizarres: des Prussiens roides et empesés comme un faux-col de zinc, des Brésiliens au teint coloré et couverts de bijoux éclatants, des Turcs indolents qui n'ont pas l'air de regretter du tout leurs harems, etc., etc...

Tout ce monde va, vient, circule, demande son chemin, se trompe à chaque coin de rue et erre comme une âme en peine dans ce dédale parisien.

J'allais oublier de vous parler de ces tribus d'Anglais qui ne font que traverser Paris pour se rendre aux bains de mer ou aux eaux. Je ne m'explique pas pourquoi les Anglaises, qui sacrifient tout au confort, voyagent avec une quantité aussi innombrable de colis; ce n'est guère justifié par leur élégance, car elles n'emportent jamais de toilettes; leurs robes sont toujours couleur poussière ou fumée de locomotive, et leurs chapeaux de voyage sont devenus si petits, si petits, qu'ils ne doivent guère prendre de place; leur forme adoptée pour cette saison est un diminutif du sombrero espagnol. Elles ont grand soin de l'ornementier simplement d'un grand voile de gaze qui a la mission de les préserver du soleil. Que renferment donc leurs immenses caisses?... C'est tout un problème!...

Les concerts des Champs-Élysées attirent toujours un monde



Planche n°20.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de ville de la maison Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

fou; c'est le seul endroit où les familles puissent aller le soir entendre de la bonne musique, sans craindre l'envahissement ordinaire de la mauvaise compagnie. Avant l'organisation de ces concerts, les femmes honnêtes qui ne peuvent quitter Paris qu'aux vacances ne savaient où passer leurs soirées d'été ni où conduire leurs filles. Grâce à ces précautions, ces concerts sont très-bien suivis et offrent un aspect distingué et de bon ton. Et puis, c'est le seul endroit où les femmes puissent faire un peu de toilette! Puissant attrait!... On y retrouve toutes ses relations, on s'y donne rendez-vous pour le lendemain et l'on respire un peu d'air frais dans ce jardin illuminé, tout en écoutant un excellent orchestre.

Les toilettes que j'ai le plus spécialement remarquées sont en mousseline blanche ou en gaze de Chambéry. Le blanc est très à la mode cette année, et les sorties de bal ou les burnous algériens font très-bon effet.

On nous demande pourquoi, cet hiver, au bal, les toilettes des femmes étaient aussi excentriques? La faute en est à l'envahissement du *couturier*, car maintenant les hommes commencent à choisir cette carrière: n'allez pas rire! on y fait fortune.

Qu'est-ce qu'un « couturier »? C'est un monsieur ou plutôt une divinité qu'on va consulter dans son temple et qui vend les oracles au poids de l'or. C'est à lui qu'on doit la suppression de la toilette, qui est morte en donnant le jour au costume; car, véritablement, les femmes portent maintenant des habillements étranges d'où la robe de nos mères a complètement disparu; d'abord, pour les robes de bal, ne parlons plus du corsage: il n'y en a plus, ou si peu que ce n'est pas la peine d'en médire; reste la jupe, qui est recouverte de pans d'habit, ce qui produit sur une crinoline le gracieux effet d'ailes de hannetons; ajoutez à cela tous les ornements les plus bizarres, depuis les oiseaux de

paradis jusqu'aux coquillages, et vous comprendrez que le mot costume est parfaitement justifié.

Enfin, pour dire un mot de la coiffure, tout est changé depuis l'année dernière: la coiffure tombante dans le cou est tout à fait délaissée; maintenant les femmes ont sur la tête une sorte d'échafaudage qui a pour but de rappeler le premier empire et pour résultat d'en enlaidir la plupart, mais il n'y a rien à dire à cela! c'est la mode!...

On ne fera pas de nouveautés en fait de toilettes de bal avant l'hiver prochain.

Pour les fêtes d'été, on ne porte que des robes de mousseline brodée, de gaze de Chambéry, et de tarlatanes nuancées.

Dans les cheveux, on se contente de se poser sur le côté, en pouff, une simple fleur; les coiffures sont tellement compliquées, on a tant de cheveux, mais tant de cheveux, qu'il serait vraiment dommage de vouloir les cacher.

Pour donner une idée du positivisme de notre siècle, je vous dirai que la grande mode des bijoux fantaisistes représente des choses inouïes; on monte en épingles des cravates, des cure-dents, des têtes de clous, des allumettes chimiques, des timbres-poste, des journaux sous bande et des écriteaux de rues. Tous ces trompe-l'œil sont faits en émail et ornent la cravate de nos incroyables. Pour peu que cette mode s'étende aux bijoux féminins, et cela est possible puisque j'ai vu des étrières en forme de boucles d'oreilles et des têtes d'animaux comme boutons de manchettes, nous verrons bientôt des broches représentant un calendrier ou une boussole, des boucles d'oreilles figurant des cadrans d'omnibus ou de télégraphe, des colliers non moins excentriques, et nos merveilleuses adopteront, comme pendants d'oreilles, de petites fioles renfermant une goutte du sang de leurs victimes.

LOUISE DE TAILLAC.

CHRONIQUE DES EAUX

EMS.

Nous voici au moment où les heureux de ce monde sont convenus de trouver les grandes villes inhabitables. Chacun émigre de son côté, les uns dans leurs châteaux à la campagne, les autres, et c'est le plus grand nombre, s'acheminent vers les séjours demi-agrestes, demi-mondains, des eaux thermales que la nature fait si libéralement jaillir du sol de l'Allemagne.

Ems est depuis longtemps déjà un des établissements le plus en vogue des bords du Rhin. La promenade qui relie notre ville à Coblenz, la jolie vallée qu'elle parcourt, le petit fleuve qu'elle côtoie, enfin la double rangée de collines si vertes et si riantes au milieu desquelles elle circule, tout concourt pour faire de ce bain le plus délicieux séjour. L'air qu'on y respire est pur et balsamique; la température en est douce, et sauf un peu de fraîcheur inséparable du voisinage des forêts et de la profondeur des vallées, elle offre peu de variations.

L'affluence des baigneurs est immense cette saison: jamais, à aucune époque, on n'avait vu dès les premiers jours de juin une société aussi brillante, aussi choisie.

Il est vraiment curieux de parcourir dès le matin, de grand matin même, les allées qui longent la Lahn et qui conduisent aux sources; on se croirait transporté sur une des belles promenades de nos premières capitales. C'est un va et vient de jeunes et élégantes femmes, un murmure de conversations qui se croisent, des rencontres fortuites entre gens venus des grandes villes; on s'était vu à Pétersbourg, à Vienne, à Paris,

on se retrouve aux eaux, on est venu leur demander la réparation d'une santé débilitée par les plaisirs de l'hiver.

Après les eaux viennent les excursions: c'est à Nassau que vont les cavalcades; c'est le chemin de fer qui vous transporte en quelques minutes sur le Rhin à Stolzenfels, Lahneck, les deux châteaux les plus curieux de cette contrée, si riche en belles ruines.

Le soir on se réunit dans les salons étincelants du Kursaal, où l'on respire un parfum de bonne compagnie qu'on trouve rarement ailleurs au même degré.

Disons-le encore, le duché de Nassau est bien le pays béni du ciel, l'*angelus ridet* décrit par Horace. Ce petit coin de terre possède, réuni, tout ce qu'un souverain peut envier, tout ce que peut rêver un touriste: les paysages du Rhin et les forêts du Taunus; le cru de Johannisberg et la source Selters; Wiesbaden et Ems, deux paradis terrestres auxquels rien ne manque, pas même le fruit défendu. La fée du Rhin s'est montrée libérale envers ses filles chéries et les a dotées de tous les avantages qui les font rechercher des étrangers; au point que beaucoup d'entre eux, séduits par la beauté du pays, ont désormais deux patries: celle d'hiver et celle d'été.

Ems a exercé de toute antiquité cette fascination: du temps des Romains, la vingt-deuxième légion s'y trouvait si bien casernée qu'elle demeura plusieurs siècles dans cette agréable garnison et que ses soldats étaient presque devenus Germains.



Lanourau Imp. r. Luce p. 38, Paris.

Ad. Goubaud del. à Paris

785 bis

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue de Richelieu, 92

Nov. en Lingerie de la Balayeuse. St. Vendôme. Costumes d'Enfant AS! Augustin, r. N. St. Augustin. 13.
 Chapeaux de M^{me} Morison, de la Michodière, 6. Fleurs de M^{me} E. Goudré. M^{me} Gilcau, r. Richelieu, 117.

Les hydrologues sont d'ingénieux étymologistes : ils ont fait venir *Ems* du grec *ambasis*, qui veut dire réservoir d'eaux. Peu importe d'où son nom vienne, *Ems* est bien nommée. Elle a fait ses preuves et n'a plus besoin de fournir des quartiers de noblesse. C'est une grande dame qui reçoit dans ses salons d'été la meilleure compagnie. Nous aurions mauvaise grâce à faire de l'érudition là où la mode et la fantaisie règnent d'une façon souveraine. Il faut avoir vécu dans ce petit coin de terre, au milieu des enchantements du paysage, au bruit des concerts,

bercé et charmé par les mille distractions de la vie qu'on y mène, pour comprendre, non-seulement qu'on peut exister hors des capitales, mais encore qu'on y existe mieux. Ajoutons, pour être juste, que Loreley, la magicienne du Rhin, convoque ici chaque été les riches et les célèbres de ce monde. Si elle réserve pour quelques initiés les sons mystérieux de sa harpe, elle convoque tous les grands talents européens pour charmer les étrangers qu'elle aime.

(L'Été.)

D'ARZBACH.

PÈLE-MÈLE

Triste quinzaine pour les chroniqueurs !... Pas une nouvelle ; tout le monde est à la campagne. Aussi ne songe-t-on qu'à se réjouir de l'arrivée d'Abd-el-Kader, qui a voulu profiter sans doute de l'absence des Parisiens pour visiter Paris. Il semble que l'émir soit une providence vers qui se tournent tous les regards, comme pour lui demander de rendre à la bonne ville un peu d'animation. Que n'a-t-il quelque influence sur le soleil, si rigoureux en ce moment, qu'on se croirait en pleine Afrique!...

Madame Olympe Audouard vient de passer un an sur le Nil. Elle connaissait déjà le Rhône, la Seine, la Tamise, le Tibre, le Pô, le Volga, la Vistule et le Jourdain. La Méditerranée, l'Archipel et la mer Noire n'ont pas plus de secrets pour elle que le canal Saint-Martin n'en a pour M. Dupeuty père. Inutile de parler des lacs ; elle les passe à la nage, comme une jolie femme passe un ruisseau.

Il y a quelque cinq ou six ans, dit le *Nain Jaune*, madame Olympe était la femme d'un notaire de Marseille. Tous deux avaient la passion des voyages ; c'est pourquoi ils partaient un jour, elle pour Paris, lui pour Alger.

Au bout de vingt-quatre heures, la petite Provençale était une Parisienne finie. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elle fondait un journal, le *Papillon*, un titre qui a des ailes. La directrice en a aussi. C'est un ange ; mais un ange à la façon de celui du fils de Tobie, qui aimait à changer de place. Où madame Audouard n'est pas allée, on peut être certain qu'elle ira. Jérusalem est jusqu'à présent son pays de prédilection.

— Comme je m'y amusais ! disait-elle un jour. Figurez-vous que je demeurais dans la maison du consulat de... Le consul, qui est garçon, m'avait cédé son appartement, et il était allé demeurer chez le gouverneur. Mais le chancelier est marié ; sa femme est charmante. Nous passions notre journée à jouer aux cartes. Le matin, j'allumais une cigarette et j'allais me promener à cheval. Une fois, j'ai poussé jusqu'au Jourdain... Voilà une bonne petite vie!...

Tous les ans, la voyageuse vient passer un mois à Paris ; elle prend langue, publie un livre et repart en chercher un nouveau. Le livre de cette année s'appelle *les Mystères de l'Égypte dévoilés*. A la première page, vous trouverez le portrait de l'auteur en femme du Caire : large pantalon de soie brochée, ceinture d'odalisque, cheveux blonds tombant sur les épaules en longues tresses. Tout l'Orient...

A la dernière page, le prochain volume est annoncé : GUERRE AUX HOMMES ! quelques jolis types d'hommes.

Il y a lieu de penser que ce n'est pas à Jérusalem que madame Audouard ira chercher ce volume-là...

Nous citons dernièrement quelques exhibitions curieuses, dont l'honneur revenait tout entier à l'Angleterre. C'est d'Angleterre encore que nous vient aujourd'hui, nous ne dirons pas la lumière, mais une exhibition plus originale à elle seule que toutes ses aînées, et qui joint à ce mérite celui d'avoir été littéralement improvisée.

« Un grand nombre de dames avaient reçu, dit l'*International*, une invitation spéciale pour assister, avec leurs petites filles, à une fête que l'on préparait à Londres pour le mardi 27 juin en leur honneur. Dès trois heures de l'après-midi, les ladies les plus élégantes, descendant de leurs équipages et tenant par la main leurs charmantes filles, les unes et les autres en toilettes printanières, étaient groupées près de la rotonde où la musique du 1^{er} régiment de la garde s'était déjà installée. Jusqu'à cinq heures du soir, tout le monde arrivait.

» Enfin, l'heure solennelle retentit ; un monsieur que personne ne connaît parut sur l'estrade, et d'une voix émue prononça un petit discours dans lequel il annonçait la grande nouvelle. Il s'agissait de décerner des prix aux plus belles de ces jeunes filles.

» L'orchestre joua un grand morceau qui ne fut guère écouté, et le même monsieur, toujours aussi grave et aussi solennel, proclama les prix.

» Premier prix. — Bracelet orné de diamants et d'opales, valeur de 185 liv. sterl.

» *Marie C...*, née en juin 1857, *exhibée* (le mot y est) par lady C... de... Manorhands. C'est une blonde enfant de huit ans, d'une taille élevée, au visage radieux, au front d'albâtre, aux joues de roses, aux yeux d'azur voilés sous des cils soyeux. Ah ! que ces yeux feront de victimes lorsque plus tard... ; mais il ne faut pas anticiper sur les événements.

» 2^e prix. — Châle de dentelle blanche, valeur de 100 liv.

» *Lady Harriet D...*, née en août 1856, *exhibée* par la marquise de D... La jeune lady a neuf ans ; elle est aussi blonde, mais elle est plus mignonne que sa rivale ; elle aura tout le temps de grandir en beauté, en sagesse et en grâce.

» 3^e prix. — Porte-bouquet en or, valeur 63 liv.

» *Laura M...*, née en 1857, *exhibée* par madame M..., de Windsor.

» La demoiselle est une vive et agaçante brunette, aux cheveux tressés en couronne, la plus belle parure d'une femme. »

La satire, en honneur chez les poètes de l'ancienne Rome et cultivée aussi, à diverses époques, par quelques-uns de nos poètes illustres, n'a pas perdu ses droits par le temps qui court. En veut-on la preuve ?

Alexandre Dumas fils dînait à Marseille, chez le docteur Gistal, une des célébrités du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphytrion, en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez comme un ange ; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répond le poète.

Et, tirant un crayon, il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...

— Flatteur ! dit le docteur en l'interrompant.
Mais Dumas fils ajoute :

Et l'on a fait deux cimetières.

Puisque nous voilà lancé dans le domaine de l'anecdote, ne nous arrêtons pas en si beau chemin. Le *Monde judiciaire* raconte une récente histoire qui peut, dans une certaine mesure, servir de pendant à la précédente.

Un banquet réunissait le maire et les membres du Conseil municipal d'une ville champenoise.

Un des convives, ancien avoué, s'était, durant le festin, si courtoisement attentionné à la conversation de ses voisins, qu'il

avait, sans s'en apercevoir, mangé comme deux et bu comme trois. Au moment des toasts solennels, l'ex-officier ministériel se leva tout empourpré et débuta ainsi péniblement :

« Messieurs... et... très-honorables... collègues... je porte un toast... à notre excellent... maire... et à sa bonne... »

A ces mots, fou rire dans l'auditoire. Le maire pâlit, l'orateur apoplectique s'affaisse lourdement sur sa chaise ; sa tête retombe ahurie en dessinant un triple menton.

Cependant, il se ranime et fait signe qu'il veut continuer. Deux domestiques, le soulevant par les épaules, le hissent sur ses pieds, et, reprenant sa phrase interrompue, il lance avec une gravité désespérée ces mots suprêmes :

« Et intelligente administration ! »

Nouveau rire, à ces mots, mais qui fut franchement partagé, cette fois, par le maire lui-même, un instant inquiet pour sa dignité compromise.

Le commerçant qui avait écrit sur sa porte : « *Enfin, nous avons fait faillite* », pensait, sans doute, avoir atteint les dernières limites de la réclame effrontée. Il n'en est rien, et le voici bien distancé. On lit dans un prospectus qui arrive, il est vrai, de l'étranger : « Nous défions toute concurrence, aucun commerçant ne pourra livrer au même prix que nous, car les marchandises qu'une heureuse occasion nous permet d'offrir au public sont des *marchandises volées* ! » Après cela, ce nous semble, il faut tirer l'échelle.

On pourrait, cependant, encore surenchérir ; exemple : M. X..., avantageusement connu sur la place, ayant eu la chance d'assassiner quelques riches voyageurs, met en vente leurs dépouilles à un prix excessivement réduit. — Cela viendra, sans doute, car c'est surtout en fait de réclame que le progrès est illimité.

R. H.

ÉCLAIRCIES

A. M. VICTOR HUGO.

Ainsi qu'un voyageur fait halte en son chemin,
L'homme parfois s'arrête au milieu de la vie,
Et, prêt à s'élaner sur les pas du destin,
Jette un dernier regard, une parole amie
Au temps heureux fuyant dans le lointain.

Jours charmants d'autrefois,
Quand on évoque votre image
L'aube renaît à notre voix,
Et le ciel semble sans nuage
Comme autrefois !...

Autrefois !...
C'est l'heure douce et confiante,
C'est le soleil dans les grands bois.
Tout nous sourit, tout nous enchante,
Et l'on vous bénit, on vous chante,
Jours d'autrefois !...

Mais quel songe ici-bas dure plus d'un instant !...
En vain l'homme voudrait se souvenir encore ;
Il faut que ce martyr sans cesse aille en avant,
Et marche, au crépuscule aussi bien qu'à l'aurore,
Vers l'avenir, vaste inconnu mouvant.

Aux champs de l'avenir,
Trompés par de lointains mirages,
Les plus vaillants s'en vont périr...
Pourtant on brave tes orages,
Sombre avenir !...

Avenir,
N'es-tu pas aussi l'espérance,
Le baume qui peut tout guérir ?...
Moins rude est par toi la souffrance :
On sent poindre la délivrance,
Dans l'avenir !...

Robert HYENS



J. David

Lithographie Imp. Savoye, 38, Paris

Ed. Goubaud Editeur, Paris

285

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de la M^{me} Gogelin, r. de Richelieu, 33. Modes de M^{me} Morison, r. de la Mouchardière 6.
Coiffures de H^e de Bisterweld, F. P. Monneré, 5. Plumes et Fleurs de Perrot-Petit et C^{ie} r. St. Augustin, 20.
Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 3. Foulards du Comptoir des Indes, Boul. Sebastopol, 129.
Parfums de LeGrand, r. des Cours de France et d'Allemagne et d'Italie, r. P. Demeré, 207.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, 50, Beeton Publisher of the Englishwoman's Bonnet Magazine 28 Strand, W.C.

MADRID St. Carlos de la Moda, P. J. de la Pena

EN PUISSANCE DE FEMME

(NOUVELLE. — SUITE ET FIN.)

Et, se remettant debout avec enthousiasme, il se frotta bruyamment les mains, et reprit la route de son logis en se disant :

— Il s'agit de mériter le ciel, tâchons de nous bien conduire !

De la berge du quai à la rue Leregrattier, cette louable résolution était devenue une volonté, et à la vue de la porte de sa maison, cette volonté devint un entêtement.

Ce fut dans cette disposition qu'en entrant chez lui, M. Eustache fit à madame Eustache le plus amical des saluts.

III.

Assise auprès d'un métier à tapisserie, la rentière de l'île Saint-Louis fit mine de ne pas s'apercevoir de la bénignité du salut qui venait de lui être adressé.

Donnant à son aiguille une activité sans motif, elle ne releva même pas la tête, mais son regard, glissant sous ses paupières abaissées, ne toisa pas moins des pieds à la tête le cher époux auquel elle avait juré obéissance et soumission.

M. Eustache ouvrit son bureau et se mit en devoir de mettre la plume à la main.

— A qui allez-vous écrire ? fit madame Eustache d'un ton sec.

— A mon fumiste, pour le locataire du troisième.

— Vous ne faites jamais rien que d'inutile, laissez donc s'enfumer des gens qui sont en retard d'un terme ! Que ne songez-vous plutôt à faire assigner Charron pour le reliquat de son compte ?

— Il a payé.

— Il a payé ! et comment ne le sais-je pas ?

— Tu dormais encore lorsqu'il s'est présenté ici ce matin.

— Je comprends. Nous ne nous sommes revus que lorsque vous avez fermé la porte de façon à faire trembler toutes les vitres du voisinage. Il est heureux que vous soyez propriétaire, car à coup sûr déjà vous auriez reçu votre congé.

— J'ai eu tort, répondit M. Eustache d'une voix douce, de fermer ma porte avec cette violence.

— Aviez-vous bu ?

— Non, c'eût été aggraver ma faute.

— Alors, votre colère est sans excuse ?

— Je l'avoue, chère amie.

— Vous convenez donc que vous êtes un emporté ?

— Et j'en fais amende honorable.

— Un entêté ?

— L'homme est loin d'être parfait.

— Un pilier d'estaminet ?

— J'ai pu aller quelquefois au café de la *Garde nationale*, avec quelques vieux camarades de mon ancienne compagnie, mais j'eusse pu m'en dispenser. Je n'y retournerai plus. Comme le dit une chanson de mon jeune temps : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

— Et quant au jeu, vous en corrigerez-vous ?

— Je n'ai jamais joué qu'au domino, et j'y ai renoncé : mes meilleurs amis me reprochent d'avoir toujours le double blanc !

— On a raison de le dire, répartit madame Eustache aigrement, exaspérée de ce calme de son mari, quand le diable se

fait vieux, il se fait ermite. Pensez-vous m'en faire accroire avec vos airs doucereux ? Vous n'êtes qu'un tyran !

— Je fais de mon mieux pour me corriger.

— Un hypocrite !

— Je tâcherai de devenir sincère !

Madame Eustache n'y tint plus : par un mouvement convulsif, elle renversa son métier à tapisserie.

— Vous êtes un tigre, exclama-t-elle.

— Plaise au ciel que je devienne un agneau, répliqua modestement M. Eustache en relevant le métier.

Brisée, tremblante, se sentant vaincue, l'irascible femme devint d'une pâleur subite et elle darda un regard aigu sur sa malheureuse victime.

Sans se déconcerter, M. Eustache alla voir une étagère chargée de livres et il en revint avec un volume qu'il ouvrit pieusement. Ce volume n'était autre qu'un Évangile.

Il le feuilleta pour y découvrir le *Sermon sur la montagne*, et ayant trouvé ce sermon, il s'accouda sur une table dans une attitude extatique.

— Que lisez-vous là ? s'écria l'épouse d'une voix stridente.

— Les plus divins enseignements, chère Claire, écoutez plutôt : Pardonnez à ceux qui vous offensent, priez pour ceux qui vous persécutent, bénissez ceux qui...

— Oh ! c'est trop fort, s'écria madame Eustache perdant décidément la tête de fureur, il se permet d'être religieux maintenant ! Quelle fatuité ! c'est à s'en cacher la tête ! Homme cruel, sans pitié, sans cœur, sans âme ! votre vue me fait mal ! Vous ne voulez pas vous ôter de ma vue ! C'est bien ! mais il m'est impossible de supporter la vôtre !

Et s'élançant dans sa chambre à coucher, elle disparut en s'écriant :

— Oh ! quel monstre !

— M. Eustache referma tranquillement son Évangile, et il se dit avec le calme du juste :

— De plus en plus, je me sens pénétré de cette charmante idée que, dans la vie immortelle, nous devons décidément être séparés.

IV.

Le lendemain, à l'heure convenue, M. Neuville et son futur beau-père se trouvaient assis en tête à tête, et, ayant déjeuné, ils dégustaient un café qu'ils venaient de déclarer délicieux.

— Voici le moment, dit l'amphitryon, de discourir un peu sur ce qui vous préoccupe. Voyons, cher monsieur Eustache, me jugez-vous toujours digne d'être votre confident ?

— Plus que jamais, cher ami ; mais, avant d'entrer en matière, permettez-moi d'abord de mettre en ordre mes idées.

— Prenez votre temps.

Après s'être recueilli quelques minutes et avoir humé longuement une prise de tabac, M. Eustache s'exprima en ces termes :

— A propos de la vente d'un bout de terrain nous venant de mon père, mon notaire réussit à faire comprendre à madame Eustache que mon nom devait contresigner le sien, attendu qu'elle était en *puissance de mari*, et il nous dit la chose en latin : *sub jure mariti*, est-ce ainsi qu'il faut prononcer ?

— Oui.

— Je ne sais que trois mots de latin ; je ne serais pas fâché

de leur donner un pendant. Comment diriez-vous : *en puissance de femme?*

— *Sub jure mulieris.*

— Très-bien. *Sub jure mulieris*, j'en prends bonne note pour ne tomber jamais en cette puissance.

Le jeune avocat regarda son convive avec une expression d'étonnement.

— Votre regard semble m'interroger, reprit ce dernier, je m'explique :

Depuis que j'ai quitté les affaires, madame Eustache devient de jour en jour d'une humeur de plus en plus difficile à décrire. Aussi longtemps qu'elle a été préoccupée et occupée d'intérêts commerciaux, son caractère, qui n'est pas précisément divin, était néanmoins supportable, par la louable volonté qu'elle avait de le tempérer à l'occasion. Une bonne rentrée de fonds faisait souvent une heureuse diversion à une violente sortie de paroles ; et j'avais toujours, du reste, en portefeuille, à cette époque, une commande de dentelles pour détourner de moi un orage conjugal. Le dirai-je même, le recouvrement d'une créance me valut un jour un compliment et le chiffre de mon dernier inventaire me valut un sourire.

— Et vous vous plaignez ?

— Attendez, nous ne sommes pas au bout. Mais depuis que ma retraite des affaires lui a fait des loisirs, madame Eustache a rompu ses digues. N'étant plus contenue par des considérations commerciales, elle déborde ! Repliant sur elle-même cette activité qu'elle devait autrefois éparpiller sur de nombreux objets, elle ne se contient plus. La moindre objection la fait bondir comme une balle élastique. Une objection capitale la ferait sauter comme une mine ! Je suis toujours dans les transes de savoir si je ne vais pas dire un mot n'ayant pas le don de lui plaire, et je me sens toujours agité dans cette atmosphère où ne soufflent jamais les brises, mais où grondent et éclatent des ouragans.

Enfin, le contre-coup des impressions éprouvées par ma femme se fait sentir en moi de telle sorte que je me demande parfois si je suis devenu sensitive. Un semblable état ne peut durer. Tel est mon désir, telle est ma volonté, tel est mon ultimatum. Qu'en dites-vous ?

— En ceci, répartit M. Neuville, je soumets entièrement mon jugement au vôtre.

— C'est répondre en homme prudent, reprit M. Eustache. Je me redonne donc la parole, et je dis : n'arrêtez pas un torrent, il deviendra rivière, ne comprimez pas la vapeur, elle deviendra fumée, et donnez le grand air à un acide, il se volatilise. Voyez-vous d'ici ma conséquence ?

— A peu près.

— C'est comme si je venais de vous dire que je me décide à la résignation, mais, pour me maintenir dans cette décision, il faut que vous me veniez en aide !

— Vous n'avez qu'à parler.

— Oh ! ne vous effrayez pas. J'ai même lieu de penser que nous allons conclure avec une touchante unanimité. Ainsi que vous le savez, c'est le mois prochain que Mariette quitte sa pension. Or, tenant à ce que ma fille, ma chère fille ne puisse jamais être témoin d'une de ces scènes dont je viens de vous faire confidence, voulez-vous me rendre le service, cher Neuville, de rapprocher le moment du mariage qui est convenu entre nous.

— Que me dites-vous là, s'écria le futur époux. Vous avez donc envie que je vous embrasse.

— Oui, arrangeons les choses pour que, quelques jours après sa sortie du pensionnat, Mariette ait pour domicile un domicile marital.

— Voulez-vous que dès demain nos deux noms brillent à la mairie ?

— Pourquoi pas ? Parbleu ! nous allons causer de cela en prenant le grand air sur les quais.

— *Alea jacta est!* fit le jeune avocat avec un joyeux geste.

— Vous dites ?

— *Alea jacta est!* ou bien, si vous le préférez : le sort en est jeté !

— C'est juste. Je croyais ne savoir qu'un mot de latin, j'avais oublié celui-là. M. de Lamartine l'a dit en 1848. La France était alors, comme j'ai été bien des fois depuis, en pleine révolution !

Après ces mots, nos deux personnages se levèrent de table, et ils ne tardèrent pas à prendre, sur le trottoir du quai, le pas de la promenade, le seul pas qui convint à l'importance de la question devenue entre eux à l'ordre du jour.

La causerie durait depuis deux heures environ, lorsque, tout à coup, se frappant le front :

— Ah ! mon Dieu ! s'écria M. Eustache.

— Qu'est-ce donc ?

— Je vais être dans de beaux draps.

— Que vous arrive-t-il ?

— Il est bientôt quatre heures, et j'avais rendez-vous chez moi, avec un ancien client, à trois heures et demie ! Que va crier ma femme ?

— Vous avancez, répliqua M. Neuville en consultant sa montre. Courez ! vous n'aurez pas fait attendre votre client plus de quarante minutes.

Renouvlant les gestes et les mots de la veille, M. Eustache et son futur gendre se quittèrent en répétant :

— A demain ! à demain !

Mais ils ajoutèrent :

— Et à la mairie !

M. Eustache prit d'abord le pas accéléré, puis un *trot* qui, de l'ordinaire, passa petit à petit à l'extraordinaire, et enfin, aux approches de sa maison, il usa décidément de la course.

Ce fut en tremblant qu'il ouvrit sa porte.

Madame Eustache était seule. Elle leva sur son mari un regard souriant.

— Tu es en retard, dit-elle d'une voix douce. Le client que tu attendais sort d'ici. Mais il n'y a pas grand mal, il reviendra demain.

A cette réception inaccoutumée, M. Eustache ouvrit de grands yeux.

Elle lui tendit la main en ajoutant : — Eh bien ! cher ami, m'en veux-tu encore de la scène que j'ai eu le tort de te faire ce matin ? Ah ! c'est mal à moi, je l'avoue, et, revenue à des sentiments qui feront désormais l'honneur de ma vie, je serai, comme tel est mon devoir, la plus soumise des épouses !

Alors, de l'étonnement, M. Eustache passa à la stupeur.

— Vous dites ? balbutia-t-il, n'en croyant pas encore ses oreilles.

— La plus soumise des épouses !

— Juste ciel ! juste ciel ! pensa M. Eustache avec épouvante, elle vient d'être atteinte d'une attaque..... de conversion foudroyante !

V.

Et jetant sur sa femme un regard de stupéfaction, il vit celle-ci lui adresser un second regard, lequel, en vérité, rayonnait d'une angélique tendresse.

Alors, il se passa en M. Eustache quelque chose d'extraordinaire ; il éprouva une de ces impressions inexprimables, ainsi que doivent en produire les actes de *surnaturalisme*, et il eut presque peur !

Dégageant donc sa main gauche, détenue par une douce étreinte de la main droite de madame Eustache, il s'efforça de

sourire, il s'inclina même en signe d'adhésion, mais néanmoins tout en se dirigeant vers la porte.

Une fois dans son antichambre, le fluide conjugal perdit soudain de son effet. Tel que le passereau qui n'est plus sous la puissance du regard fascinateur, il reprit... non ses ailes, mais sa canne et son chapeau, et il s'en fut à pleins poumons ressaisir au grand air le cours de ses idées.

— Ouf! ouf! s'écria-t-il lorsqu'il eut traversé la Seine, recueillons-nous. Que signifie tout ceci? Suis-je le jouet d'un songe? la victime d'une vision? Mes idées s'y perdent, ma judiciaire est à la débandade. Cet état intellectuel ne peut durer!

Et comme en ce moment M. Eustache se trouvait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il entra au café de la *Garde nationale*.

— Parbleu! se dit-il, il faut que je fasse des miennes! L'absinthe, dit-on, donne des idées aux poètes. Or, attendu que ces messieurs en ont à revendre, il faut espérer que l'absinthe ne fera pas moins son effet sur un simple marchand de dentelles.

Sur cette conclusion, il s'installa à un guéridon, en s'écriant d'une voix de Stentor :

— Un verre d'absinthe!

Ce brave M. Eustache ne prenant jamais de cette liqueur, ne pouvait se douter de l'effet que ce premier verre allait produire en lui.

A peine l'avait-il absorbé que déjà une certaine surexcitation se manifestait dans sa pensée. L'idée que d'abord il avait eue à l'état de boutade, celle de se séparer de son épouse, non-seulement en cette vie, mais encore dans la vie éternelle, cette idée, d'indécise qu'elle était, ne tarda pas à devenir une énergique résolution.

— Ah! ah! dit-il, la voici qu'elle vient d'inventer les airs mielleux comme autant d'arguments pour mieux me retenir, et, conséquemment, pour mieux me martyriser; à d'autres! ma décision est immuable, et comme je m'en réjouis, arrosons-la!

Et, frappant avec force sur le guéridon, il demanda un second verre d'absinthe.

Ce second verre bu, tout flottait, miroitait, tremblottait à ses yeux, et tout bourdonnait, bruissait ou tintait à ses oreilles. D'une surexcitation à l'état d'une puissance carrée, il venait de passer à une surexcitation à l'état de puissance cube!

Il avait jusque-là pensé bas; il se mit à penser haut; de mentales qu'elles étaient, ses réflexions devinrent orales, et du méditatif silencieux, il passa au soliloque accentué.

Ce ne fut pas sans un profond étonnement que son voisin de table lui entendit débiter des phrases à peu près telles que celles-ci :

— Oui-dà! il faut compter avec l'immortalité! Ah! elle pousse la méchanceté jusqu'à vouloir mériter le ciel, à seule fin de venir m'y retrouver! Je saurai déjouer ce perfide projet. A partir du moment où je parle, je reviens sur mes pas, je tourne décidément le dos au paradis, et puisque madame mon épouse se réjouit déjà d'y aller, qu'elle y aille! elle ne m'y rencontrera pas. Je serai en enfer, où plaise à Dieu, je me trouverai fort bien, du moment qu'elle n'y sera pas!

M. Eustache se tut, et ses paroles, pendant quelques instants, furent remplacées par une mimique saccadée, puis, par une complète immobilité qui ne dura pas moins de dix minutes.

Tout à coup, comme un homme qui éclate, après une longue préméditation :

— Garçon, s'écria-t-il, un troisième verre d'absinthe.

Du premier au second verre, la pensée de M. Eustache avait balloté d'une conclusion à l'autre; de sérieux considérants

étaient venus se dresser devant lui sous la forme de son gendre et de sa fille, et les sentiments de la famille et ceux du citoyen luttaient comme une digue contre le déchainement de ses griefs conjugaux, mais du second à la fin du troisième, la digue fut rompue : la décision extrême fut prise; se faisant Cour de cassation, il prononça, et sans appel, que sa femme s'ingéniant à aller au céleste séjour, il sera lui, décidément, dans la sombre demeure!

Et, comme voulant la fin, il fallait user de moyens, il mit ses lunettes afin de mieux voir les jolies femmes qui pourraient passer.

Attéré cependant de ce qui se réveillait en lui, et comme un désespéré qui retourne le poignard dans la plaie pour mieux mourir, il quitta le café pour aller dîner en garçon à la *Maison Dorée*, et donner ensuite à l'Opéra une fête à ses regards déjà émancipés!

Il était une heure du matin lorsque M. Eustache se retrouva à la pointe de l'île Saint-Louis.

Au détour de sa rue, il gesticulait de telle sorte qu'il fit tomber le chapeau d'un sergent de ville passant à son côté.

— Faites donc attention, lui dit avec politesse l'agent en ramassant son couvre-chef.

— Qui?... quoi? qu'est-ce à dire? Croiriez-vous m'intimider par hasard?

L'agent vit un homme qui n'était pas précisément dans son état normal, et, les mains au dos, il continua avec calme son chemin.

De son côté, M. Eustache continua le sien, ne se sentant plus de joie; sa vive apostrophe à l'autorité venait de le grandir à ses yeux.

— Tout va bien! tout va bien! s'écria-t-il, trois verres d'absinthe, un dîner de garçon, un ballet à l'Opéra, et une insulte à la police, c'est plus qu'il n'en faut pour ne pas aller au ciel!

Quelques instants après, il rentra dans son appartement.

N'en pouvant plus de fatigue, il se jeta dans un fauteuil de l'antichambre.

Il était déjà dans une demi-somnolence, lorsque, lui prenant la main :

— Mon ami, lui dit madame Eustache d'un ton caressant, comme tu rentres tard!

— Allez au paradis! répondit M. Eustache d'une voix embarrassée, et en tombant profondément endormi.

L'épouse vit dans ce souhait marital un gage de réconciliation, et elle se retira l'esprit agité des plus louables émotions.....

VI.

M. Eustache fit un singulier rêve : un rêve qui fut comme le reflet de sa journée, et dans lequel il entrevit, pour ainsi dire, la forme visible de ses idées.

L'absinthe, la Maison-Dorée, l'Opéra et le sergent de ville lui apparurent tour à tour, et, mystère incompréhensible des songes, du premier verre de la liqueur verte à la rencontre de l'agent de police, une forme à la fois vague, gracieuse et mélancolique, s'interposait incessamment entre ses regards et l'objet de ses convoitises.

Après un copieux festin accompli en compagnie de gens peu avouables, il se vit (toujours en rêvant) entraîné dans une partie de jeu.

La forme vague se dessina plus nettement alors aux yeux de sa pensée, et il lui sembla que cette forme était celle d'une jeune fille.

Au jeu, il s'aperçut qu'on le volait et il jeta ses cartes à la face du voleur; rendez-vous fut pris pour aller, dès l'aube, sur le terrain.

Le mélancolique fantôme se rapprocha... et des gouttes de sueur perlèrent sur le front de M. Eustache, en croyant reconnaître des traits qu'il chérissait.

De l'idée du duel à celle de la mort, et de celle de la mort à celle de l'enfer, la pente fut rapide... Il frissonna en apercevant une immensité sombre, morne, immobile, et dans laquelle il devina le néant... Ses cheveux se dressèrent sur sa tête!

Mais, tout à coup, du sein de l'implacable immensité, se détache un point lumineux qui, se rapprochant rapide comme une flèche, se montra soudain sous les traits cette fois accusés d'une charmante mortelle.

— Mariette! Mariette! s'écria M. Eustache, en se réveillant en sursaut et pâle d'émotion.

— Quoi donc? mon père! fit une douce voix à son côté.

Il se frotta les yeux, se tâta pour s'assurer de son identité, et s'écria en suffoquant:

— Ma fille!

Et il fondit en larmes.

Puis attirant Mariette sur ses genoux, il lui dit en souriant:

— Tu es mon bon ange, et les anges vont au ciel! Oh! crois-le bien, ton père l'aime trop pour jamais vouloir se séparer de toi... Ici-bas et là-haut, je m'arrangerai de telle sorte que nous nous retrouverons toujours!

Le lendemain de ce rêve, les noms de Mariette et ceux du jeune avocat furent affichés à la mairie du deuxième arrondissement.

— Vous le voyez donc bien, dit M. Neuville à son beau-père,

lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, vous en revenez à madame Eustache.

— Erreur! erreur! s'écria ce dernier, qui tenait à se montrer ferme dans ses opinions, du moment que ma femme s'est transformée en ange, ce n'est donc plus ma femme, et je n'ai conséquemment plus à m'obstiner dans des décisions qui n'ont plus leur raison d'être. Est-ce clair?

— Très-clair, monsieur Eustache.

— Ah çà, comment diable a-t-il pu s'opérer une aussi rapide transformation?

— Ma belle-mère m'a fait à cet égard le plus charmant aveu, répartit M. Neuville; il lui a suffi, pour revenir aux plus tendres sentiments, de songer à l'avenir de...

— Je devine, interrompit M. Eustache, vous parlez de Mariette?

— Vous y êtes!

— Ah! qu'il me tarde, reprit M. Neuville, en regardant son futur beau-père, avec un petit air ironique, qu'il me tarde d'être *sub jure*...

— Oh! je vous comprends! quand on a l'honneur d'avoir pour gendre un avocat, il est séant de savoir son latin! En puissance de femme, voulez-vous dire?

— Justement.

— Et moi j'y suis en plein! s'écrie M. Eustache, en tendant la main à sa femme et en embrassant avec effusion sa jeune fille. Tenons-nous-en à cette conclusion: bon gré, mal gré, chacun est ici-bas...

— Achevez.

— En puissance de femme!...

LOUIS BERGER.

LA MAISON DU PÈRE VALOUS

(SIMPLE RÉCIT).

C'est une histoire naïve, touchante et toute simple, comme les histoires vraies. Elle renferme les éléments d'un volume, et nous allons la dire en une page.

Il y a une dizaine d'années, dans le quartier de la Guillotière, à Lyon, habitait un brave ouvrier, un homme de cœur, nommé Valous, qui vivait pauvrement de son travail. Auprès de lui, comme une douce lueur de soleil, rayonnait une jeune enfant intelligente, et déjà bonne et laborieuse comme son père. Car bien qu'elle n'eût pas encore l'âge de la peine et du travail, elle passait cependant ses journées dans une manufacture du faubourg. Elle y faisait des mitaines, et ses petites mains avaient bien froid. La pauvre enfant gagnait peu; neuf heures de labeur assidu lui rapportaient à peine 30 ou 40 centimes; mais néanmoins elle se trouvait heureuse, car elle savait qu'au retour, chaque soir, elle était accueillie à bras et cœur ouverts dans le modeste intérieur qu'elle charmait par sa présence et son gai babillage.

Les vieillards qui, malgré l'âge, se bercent encore de rêves, se plaisent toujours avec les enfants qui, insouciant de la réalité précaire, fixent sans cesse leurs beaux yeux bleus sur le riant mirage du printemps de la vie. — Le bon père Valous avait un rêve en tête; il en causait volontiers avec sa petite compagne; mais il se fût bien gardé d'en faire part à ses amis et voisins, qui, certainement, en auraient ri et l'auraient traité de fou.

Eh mon Dieu! le rêve du bonhomme, c'est un peu celui de tous les fatigués de la vie commune, de tous les deshérités et abandonnés de ce monde! Le père Valous qui, dans son bon temps, n'avait jamais guère gagné plus de 3 ou 4 francs par jour, s'était, depuis sa jeunesse, grisé l'esprit d'une pensée ambitieuse. Il voulait devenir propriétaire... non point d'un grand domaine... mais d'un jardin et d'une maison avec des persiennes vertes. En un mot, il avait besoin de se sentir vivre chez lui et finalement d'y mourir.

— Oui, ma pauvre enfant, répétait-il souvent, le véritable bonheur pour l'ouvrier honnête et laborieux, sa récompense, c'est de pouvoir, sur la fin de ses jours, se reposer, l'hiver, dans une maisonnette à lui; l'été, dans son jardin, au milieu de ses fleurs et de ses arbres à fruits. Il est si bon de marcher sur un sol qu'on sait être sien et qui ne doit rien qu'à l'État. On le cultive avec tant de plaisir, sans se lasser jamais! Il en sort, sous les coups de la bêche, des senteurs qui enivrent, et chaque matin, on vient voir, impatient, si la semence a germé, si le bouton a fleuri... Et ce sont les joies, vois-tu, ma fille, les plus saines de la vie. Mais je suis un vieux fou de penser à cela, et ce que j'en dis, c'est tout uniment pour causer.

Or, chaque fois que le père Valous parlait ainsi, l'enfant demeurait rêveuse et pensive — si rêveuse et si pensive qu'un soir, avant de s'endormir, une idée traversa sa petite tête. Et le lendemain elle se dit:

— J'achèterai une maison à papa.

Mais comme elle ne fit part de son idée à personne, pas même à son père, nous sommes bien forcé de respecter son secret.

Seulement depuis ce jour, plus que jamais, elle invitait le vieillard à causer du jardin et de la maisonnette aux persiennes vertes. Elle se plaisait à glisser avec lui sur la pente si douce du rêve, et le pauvre homme paraissait si heureux qu'on eût dit qu'il les possédait déjà, cette maisonnette et ce jardin.

Six mois s'écoulèrent.

— Eh bien, père, dit un soir la jeune fille, il faut l'acheter cette maison.

— Mais, ma fille, c'est que ça coûte bien cher, la terre, la pierre et le travail des maçons.

— Et avec de l'argent?

— Oh, avec de l'argent tout est facile.

— Eh bien, père, achète le terrain, fais bâtir la maison, voilà de l'argent.

Et, ce disant, la naïve enfant jeta sur les genoux du pauvre homme un petit sac tout plein et qui rendait un son métallique.

— Qu'est-ce que c'est que ça, ma fille? demanda le bonhomme étonné.

— De l'argent... mes économies.

— Tes économies!... Et à combien se montent-elles?

— Oh, tu compteras... moi, je n'y ai pas pensé.

— Mais sur quoi as-tu pu économiser tout cela, ma fille?

— Sur le pont Saint-Vincent.

— Comment le pont Saint-Vincent? Je ne te comprends pas.

— Tu sais bien, père, que chaque jour tu me remets 10 centimes pour passer le pont... un sou pour le matin, un sou pour le soir. Eh bien, depuis six mois je fais un grand détour et vais prendre le pont de pierre où ça ne coûte rien... C'est bien plus long, c'est vrai, mais je cours si vite qu'on ne s'en est jamais plaint à la fabrique... D'ailleurs ça réchauffe, l'hiver.

— Et l'été?

— Oh, l'été, c'est si bon!... Comme le propriétaire du pont doit gagner de l'argent, eh! papa!... Si nous avions un pont... mais, ça doit coûter bien cher... plus cher qu'une maison... Enfin, tu comprends, dans six mois, il y a bien des jours, aussi mon petit sac est-il presque plein... Je te le donne... tiens, achète la maison.

— Pauvre petite, tu es un ange!... dit le père les larmes aux yeux et en couvrant de baisers la naïve enfant.

— Alors, tu es bien content, père?

— Si je suis content?... Oh oui, je suis bien content, car tu me donnes là plus que tu ne crois, tu me donnes tout ton petit cœur d'or, un trésor qui n'a pas de prix!...

— Et quand achèteras-tu?

— Demain.

Et la jeune fille tout heureuse s'en alla dormir en rêvant de la maison aux persiennes vertes et du petit jardin couvert de fleurs sur lesquelles voltigeaient de jolis papillons bleus.

Le soir, au retour de la fabrique, elle trouva sur son petit lit une magnifique poupée, et à sa vue elle poussa un cri de joie.

— C'est un cadeau que je te fais à mon tour, dit le père.

— Et la maison?

— Elle est achetée.

— Les persiennes sont vertes?

— Vertes... comme l'espérance.

— Y a-t-il bien des fleurs dans le jardin?

— Toutes celles que l'imagination peut y faire éclore. Il me restait de l'argent sur le prix d'achat, c'est ce qui m'a permis de te choisir cette poupée... Te plaît-elle?

— Oh, elle est magnifique!...

Et cette nuit-là encore la naïve enfant dormit heureuse à côté de sa poupée.

Le lendemain, c'était un dimanche, elle racontait à ses petites voisines comme quoi en ne passant plus sur le pont Saint-Vincent, elle avait économisé beaucoup d'argent que son père avait employé à l'achat d'une maison et de cette belle poupée. Mais les petites voisines se mirent à rire, et les mamans lui expliquèrent qu'avant d'avoir de quoi acheter la moindre bicoque il lui faudrait économiser le passage du pont au moins pendant cent ans.

Elle rentra toute pleurante et demanda au père Valous si c'était bien vrai ce que venaient de lui dire les vilaines voisines.

— Hélas! ma pauvre enfant, oui, c'est vrai!... Pour avoir une maison il faut au moins 4 ou 5000 francs, c'est-à-dire plus de deux cents fois ce que tu m'a remis. Mais les poupées ne coûtent pas si cher; j'ai donc pensé à toi d'abord, nous verrons après pour moi.

Cette déception laissa la jeune fille rêveuse, et son petit cerveau se livra à un grand travail de réflexion.

— Je n'irai plus à la fabrique, se dit-elle, et je veux trouver un métier où l'on gagne plus de 40 centimes par jour. Il doit y en avoir.

Un jour de grande fête, le père Valous amena sa fille à la comédie. Ce genre de spectacle l'étonna beaucoup. Elle accablait son père de questions.

— Est-ce qu'on les paie ceux qui s'habillent si bien et qui disent de si belles choses?

— Mais certainement, ma fille.

— Cher?

— Cela dépend... 100 francs, 200 francs par mois.

— C'est beaucoup.

— Mais j'ai entendu dire que lorsqu'ils ont du talent, à Paris, ils étaient payés bien plus cher.

— Ah!...

— Oui; on m'a assuré qu'il y en a qui gagnent 20 ou 30 000 francs.

— Oh! mon Dieu! mais cela doit faire bien de l'argent!...

— Dam, oui, mademoiselle Rachel, une tragédienne qui est venue jouer l'an dernier ici.

— Oui; on en a parlé à la fabrique.

— Eh bien! j'ai lu sur le journal qu'on lui donnait 4000 fr. tous les soirs.

— 4000 francs, père!... Mais elle doit être bien riche alors!...

Et dans sa petite tête, elle se dit :

— Je serai actrice et papa aura sa maison.

Monsieur Richard Witton est maire de la Guillotière. Il est non-seulement l'administrateur, mais aussi le bienfaiteur de cette localité ouvrière. Animé d'une ambition généreuse, il travaille sans cesse à l'amélioration morale et matérielle de la classe laborieuse. Près de l'avenue du château il a mis à sa disposition de vastes terrains qu'il cède par parcelles aux conditions les plus faciles. Le moindre capital sous sa haute et sage protection s'augmente dans les mains de l'ouvrier, qui, après quelques années devient propriétaire d'une maison qui l'abrite et d'un champ qui le fait vivre. Aussi le nom de Richard Witton est-il vénéré à la Guillotière. Cet homme de bien est le soutien du pauvre, l'ami et le conseiller du travailleur. C'est le véritable citoyen dans la généreuse et féconde acception du mot.

Il y a cinq ou six ans, il reçut la visite d'une jeune dame mise avec distinction et qui venait vers lui pour traiter de l'acquisition d'un terrain sur lequel elle avait l'intention de faire bâtir une maison... avec des persiennes vertes.

On se rendit chez le notaire.

— Le nom de l'acquéreur ? demanda Richard Witton.

— François Valous, répondit la jeune dame.

Mais la réalisation de son rêve ne fut point la suprême et dernière joie du père Valous. Un jour on le fit venir à Paris et on le conduisit dans une belle église tendue de velours, garnie de tapis, étincelante de lumières : il y avait foule. Des hommes d'élite, des supériorités artistiques et littéraires étaient là. Le violon d'Hermann électrisait les âmes, l'orgue résonnait sous la voûte, des voix magnifiques se faisaient entendre. Mais le père Valous ne remarquait rien de tout cela ; il était si ravi qu'il en avait des larmes plein les yeux.

C'était sa fille qui se mariait.

Il y a deux mois, un soir, une dépêche de Lyon arrivait à Paris ; mais la destinataire ne se trouvant pas chez elle, on la porta au

Théâtre-Français. La personne à qui elle était adressée la lut et tomba évanouie. Un véritable évanouissement comme il s'en faufila quelquefois au théâtre.

Cette dépêche, cependant, ne contenait qu'une phrase ; mais un de ces phrases terribles qui brisent le cœur et renversent le corps.

« Le père Valous se meurt ! »

On lisait sur l'enveloppe : « A Madame Victoria Lafontaine, sociétaire de la Comédie Française. »

Hélas ! le père Valous est mort. Les persiennes vertes sont baissées et la maison de l'avenue du Château est en vente.

Si j'étais riche j'achèterais ce jardin et cette maison verte ; il me semble que ce séjour me porterait bonheur et que j'y vivrais et mourrais heureux.

Angelo de Sora.

LE SECRET DE LA LONGEVITÉ D'APRÈS UN MÉDECIN CENTENAIRE.

J'étais atteint d'une maladie dont il était impossible de prévoir le terme si je ne changeais pas de climat ; il fallait pour que ma santé se rétablît que je vécusse dans une atmosphère plus chaude que celle de la France. Cédant aux instances répétées d'une de mes sœurs qui habitait Saint-Jean-de-Porto-Rico, je me décidai à l'aller rejoindre.

Je me trouvais depuis près d'un mois dans cette Antille espagnole, et ma sœur, ne voyant aucune amélioration se produire dans l'état de ma santé, me dit :

— Nous avons ici un personnage bien digne de fixer ton attention ; c'est un médecin âgé de cent deux ans, l'Esculape justement vénéré des habitants de cette île par ses sentiments d'humanité ainsi que par ses cures remarquables. Va le consulter sur ta maladie, il peut en résulter pour toi un grand bien. Quoique Espagnol, le docteur parle facilement français, et la justesse de son esprit, jointe à l'intérêt qu'inspire sa conversation, te fera éprouver le désir de l'entendre une autre fois.

Ces paroles ayant soudainement réveillé en moi l'espoir de guérir, je me rendis chez le docteur dès le jour même. Après un quart d'heure de marche sur les galets brûlants des rues de la ville, je frappai à la porte de son habitation. En noir m'ouvrit ; comprenant que je voulais parler à son maître, il me quitta et revint m'introduire.

A mon approche, un petit vieillard, habillé de toile blanche, selon l'usage du pays, se leva de son siège de bambous et me salua amicalement. Jamais physionomie plus sympathique et plus vénérable à la fois ne s'était offerte à mes yeux. C'était une tête digne de servir de modèle à un peintre qui aurait voulu représenter dans son type le plus touchant un apôtre de l'humanité.

Le centenaire n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'il me prit affectueusement la main, et me fit asseoir près de lui.

— Vous arrivez d'Europe, me dit-il, et de son point le plus intéressant à mon avis. Votre visite me fait éprouver un plaisir que vous n'allez sans doute pas partager, car je me sens disposé à vous accabler de questions ; et vous les pardonnerez, n'est-il pas vrai ? à un vieillard qui a le faible d'être un peu curieux.

— Ma complaisance à vous satisfaire ne sera pas entièrement

désintéressée, lui répondis-je, car j'espère en échange retirer de grands fruits de votre longue expérience et de votre profond savoir.

J'entrai immédiatement en matière. Paris, si plein d'attraction et d'éblouissantes promesses, cet eldorado trompeur, m'entraîna dans un assez long récit, qui me parut intéresser vivement cet habitant des régions lointaines, que son grand âge condamnait à ne plus voyager.

Une fois la curiosité du vieillard satisfaite, j'abordai l'objet de ma visite.

— Par quel art, lui dis-je, par quel secret avez-vous pu, mon père, atteindre, sous un ciel de feu, une longévité à laquelle votre belle santé promet encore de longs jours ?

Le docteur se leva, et me prenant le bras :

— Venez, me dit-il, car je ne reste jamais longtemps à la même place, et je vis sous le ciel autant que mes occupations me le permettent. Allons nous asseoir dans mon jardin, il est devenu mon lieu de prédilection dans ma vieillesse. C'est parmi mes fleurs que j'aime à méditer sur les moyens qui peuvent soulager ceux qui souffrent ; là, vous me trouverez disposé à vous communiquer les quelques lumières que j'ai puisées dans une longue existence.

Nous traversâmes une vaste pièce, ouverte de toutes parts à une brise salubre : c'était l'asile scientifique du docteur ; là, il avait accumulé les fruits de ses observations et de ses études. Dans ce local perdu sur une côte lointaine, peut-être y avait-il les meilleurs documents du monde entier sur l'art de traiter les maladies humaines.

Nous descendîmes ensuite les quelques marches qui nous séparaient du jardin. Un bosquet répandait d'exquises senteurs. L'oranger, le citronnier, allaient enlacer leurs rameaux chargés de fleurs et de fruits à des goyaviers, des bananiers, dont les régimes substantiels étaient suspendus à la portée de la main. Ce massif de végétation offrait un abri délicieux contre les ardeurs solaires, qui allaient se briser sur sa voûte, et sous laquelle régnait la tiédeur de nos douces journées d'Europe. C'est là que nous nous assimes.

BRASSEUR WIRTGEN.

(La fin au prochain numéro.)